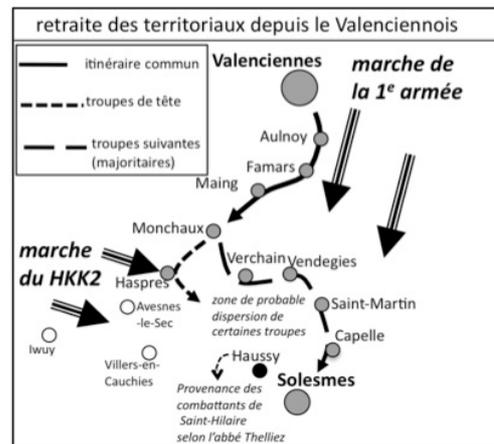


RECHERCHE SUR UNE FAMILLE ARISTOCRATIQUE PRUSSIENNE, LES DOHNAS, À PARTIR DE L'UN DES SIENS TUÉ À SAINT-HILAIRE EN 1914

Saint-Hilaire-lez-Cambrai, le 25 août 1914. L'après midi est orageux. Près du débouché de la rue Pasteur dans la rue Barbusse, des enfants jouent dehors avant la prochaine averse. Leurs témoignages, enregistrés à la fin du siècle, permettent d'évoquer ici comment la guerre fit tragiquement irruption dans leur quartier.

Un combat se déroulait alors au nord-ouest du village, à mi-chemin d'Avesnes-les-Aubert. Des dragons prussiens y chargeaient une compagnie de territoriaux français. Dans la matinée, la première armée allemande l'avait coupée de son régiment, qui était parti à l'aube de Valenciennes et faisait retraite vers Solesmes.

Repoussée vers le sud, cette compagnie gagna les hauteurs de Saint-Hilaire en début d'après-midi. À ce moment une puissante cavalerie allemande, venant de Villers-en-Cauchies, atteignait la gare de Saint-Aubert. Elle marchait vers l'armée anglaise qui faisait retraite de Mons vers le Cateau, talonnée par la première armée. Elle repéra les territoriaux près de Saint-Hilaire et elle envoya deux escadrons de dragons l'un pour les attaquer, l'autre pour ratisser le village.

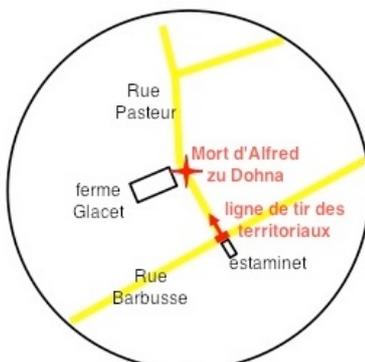


Chargés par le premier escadron, les territoriaux reculèrent en combattant, et une partie d'entre eux le fit par le village, prenant la rue Pasteur en direction de nos témoins.

Ceux-ci, en haut de la rue Barbusse, n'avaient aucune idée du combat initial ; quand ils commencèrent à entendre des bruits, ce fut d'abord sans comprendre de quoi il s'agissait.

Bientôt éclatent des coups de feu tout proches. Presque aussitôt des soldats français arrivent par la rue Pasteur, là où elle débouche dans la rue Barbusse en face d'un estaminet. Ils se retournent, s'adossent à l'estaminet en position de tir. Simultanément on entend des chevaux galoper.

On crie de se mettre à l'abri. Les civils fuient pour se réfugier dans les caves des maisons proches. Quelques témoins ont le temps de voir un cavalier sortir du dernier virage de la rue Pasteur. Il crie « Saint-Hilaire, rendez-vous ! ». Un coup de feu l'abat devant la ferme Glacet.



Il était en tête du second escadron de dragons, chargé du ratissage du village.

Un nouveau combat s'engage, inégal ; les dragons dispersent les territoriaux puis les traquent dans les maisons et les caves du quartier pour les exécuter. Vers le soir ils rabattent les rescapés dans les champs au sud de Saint-Hilaire, les désarment, puis les massacrent en les chargeant à la lance.

Leur sauvagerie tenait de la vengeance : les territoriaux avaient bien résisté et les Allemands avaient perdu beaucoup d'hommes, ce qui n'était pas encore arrivé dans leur unité. Le tableau des tués de leur régiment n'inscrit que 9 dragons morts à des dates diverses depuis le 6 août, alors qu'il en inscrit 24 tombés à Saint-Hilaire. De plus certains de ceux-ci étaient des grands noms prussiens.

C'était le cas de l'officier qui était arrivé en tête rue Pasteur. On comprit son importance quand on vit le cérémonial qui entourait ses funérailles.

Dans *Mon Onc' d'Avesnes*, Solange Méresse-Notebaert rapporte le récit qu'en faisait son oncle. Enfant, il était venu du village voisin, en compagnie d'un camarade, voir ce qui s'était passé la veille à Saint-Hilaire. Ils parcoururent des rues désertes et silencieuses. Près de l'église se tenait un cordon de garde. Entrant dans l'église, ils virent une chapelle ardente autour d'un catafalque où reposait un corps richement vêtu d'un habit blanc et or ; au pied, sur un coussin, était posée une épée de métal dorée, à la garde gravée. Le curé était seul près du corps. Il se hâta de faire disparaître les enfants.

Vers 1970, les gens qui avaient entendu parler de cette épée étaient encore nombreux. Les uns racontaient qu'elle était en or, les autres qu'elle était sertie de pierres. Le souvenir en restait vivace parce qu'il était associé à une grave menace qui avait pesé sur le village. L'épée avait été déposée sur la sépulture de l'officier. Elle y fut volée par un habitant. Les Allemands promirent des représailles terribles si elle ne réapparaissait pas immédiatement. Elle fut replacée la nuit suivante.



Fahnenjunker Alfred Graf
zu Dohna-Schlobitten
25. August 1914 bei St. Hilaire

Cette sépulture était provisoire. C'était, selon la plupart des témoignages, le caveau communal. Les parents vinrent chercher le corps. Leur luxe, notamment celui de leur voiture, impressionna. Ce fut une nouvelle occasion de mesurer le rang social du défunt. Dans le village, il se répéta dès le premier jour que le mort était proche parent de l'empereur : l'un disait son cousin, l'autre son neveu. On en resta toujours persuadé. En réalité il n'était pas proche parent de Guillaume II. Mais il appartenait à la très haute aristocratie prussienne.

Il s'agit d'Alfred Gustav Stanislas comte zu Dohna-Schlobitten.

On sait peu de choses de sa vie. Il était né à Königsberg (Kaliningrad) le 16 mai 1896. Il fit ses premières études à Potsdam, puis en Prusse à Rastenburg et à Königsberg. Il devint cadet dès 1908. Il entra au régiment de dragons 2 de Schwedt en fin juin 1914, deux mois avant de mourir à Saint-Hilaire, à 18 ans. On sait encore qu'il mesurait environ 1,70 m, qu'il était blond et avait les yeux bleus.

À défaut de plus d'informations sur lui, on peut suivre ses dernières semaines d'existence au travers de l'itinéraire de son régiment, le 1. Brandenburgischer Dragoner-Regiment-2., grâce à l'ouvrage du général Maximilian von Poseck sur la cavalerie

allemande en 1914 en Belgique et dans le nord de la France. Maximilian von Poseck informe d'autant mieux sur les marches et opérations de ce régiment qu'il le commandait alors avec le grade de colonel. Cette unité appartenait au Höherer Kavalleriekommandeur 2, en abrégé HKK 2, l'une des quatre grandes formations de cavalerie allemandes qui comptaient chacune une vingtaine de régiments, plus des bataillons d'artillerie à cheval. Chaque HKK était placé selon les circonstances sous les ordres de l'une ou l'autre armée. Le HKK 2 fut placé soit sous les ordres de

la 1e armée von Kluck, soit sous les ordres de la 2e armée von Bülow, à laquelle il était rattaché dans l'ordre de bataille initial.

Environ un mois après son incorporation, Alfred zu Dohna participa donc à l'invasion de la Belgique.



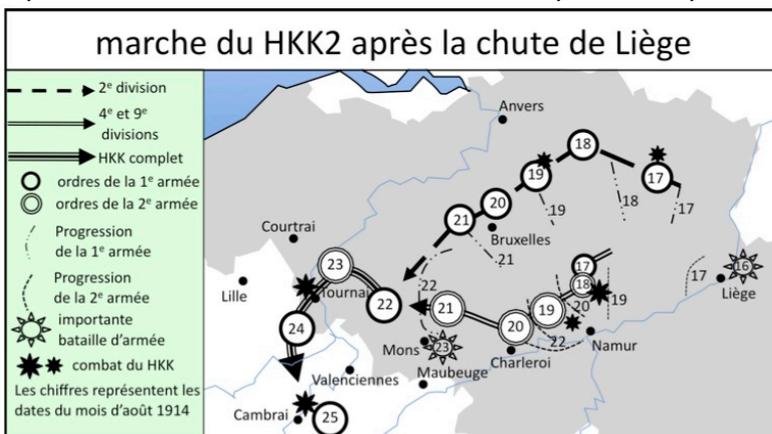
Il ne semble pas que son régiment ait participé au désastre d'Haelen le 12 août. Maximilian von Poseck ne le cite pas parmi les six régiments que le HKK 2 y engagea. Toutes leurs charges furent brisées par le tir des mitrailleuses et des fusils belges. Ce fut la dernière grande bataille classique pour les cavaliers allemands.

Après ce désastre on assigna un autre rôle à la cavalerie, avant que bientôt elle ne disparaisse en grande partie, reconvertie dans d'autres corps. Désormais elle précéderait les armées pour faire de la reconnaissance et pour former devant elles un rideau mouvant, masquant et protégeant leur réelle progression. Elle ne mènerait plus qu'occasionnellement des combats secondaires. D'autre part, dans ces combats, la méthode changea : maintenant, souvent, les cavaliers mettaient pied à terre et attaquaient à l'arme à feu.

Ces évolutions allaient à l'encontre des attentes personnelles des hussards, dragons, cheval-légers, cuirassiers et autres uhlands. Beaucoup pensaient être entrés dans des corps d'élite décisifs, auréolés d'un passé prestigieux dont ils allaient perpétuer la tradition. Ils guettaient les occasions de charges brillantes au sabre ou à la lance. Maximilian von Poseck glorifie nostalgiquement le vieux « Reitergeist » (l'esprit de cavalerie) et il témoigne de l'enthousiasme des cavaliers au moment de charger à l'ancienne, en poussant le hurrah, comme cela arriva encore exceptionnellement à certaines unités, par exemple au premier régiment de leib-hussards le matin du 25 août à Iwuy ou au premier escadron du Brandenburgischer Dragoner-Regiment-2 le même jour après midi sur les hauteurs de Saint-Hilaire.

Alfred zu Dohna en particulier devait attendre l'occasion d'une brillante action : il avait à imiter les nombreux zu Dohna à s'être illustrés à d'autres époques sur les champs de bataille, souvent dans la cavalerie.

Dans les premiers jours de campagne, on peut supposer qu'il n'y eut pas d'engagement massif de son régiment, qui ne perdit que 5 hommes en 4 lieux différents avant la bataille d'Haelen, et qui resta apparemment en retrait de cette bataille. Alfred zu Dohna n'eut pas ensuite la possibilité d'assouvir ses attentes sur le parcours qui amena son régiment à Saint-Hilaire. Après



la bataille de Liège le 17 août, la 2^e division du HKK2, celle de son régiment, fut attachée à la première armée. Elle la précéda, décalée vers la droite, d'abord plus au nord, puis plus au nord-ouest, enfin plus à l'ouest. Jusqu'au 25, elle ne perdit que 4 hommes à des dates et en des lieux divers, donc sans doute à l'occasion d'accrochages très ponctuels ou de missions de reconnaissance limitées. Quelques combats mineurs ne concernèrent que d'autres unités de sa division :

le 17 à Bourg-Léopold et le 19 à Hoogdonk près de Louvain. Ainsi il est fortement probable que c'est sans jamais combattre qu'Alfred zu Dohna passa à Beeringen le 17, à Westerloo le 18, vers Louvain le 19 ; qu'il contourna Bruxelles le 20, marcha sur Théralfène le 21 ; qu'il rejoignit, le 22 au soir, le rassemblement général du HKK 2 près d'Ath, marcha sur Courtrai le 23, gagna Marchiennes le 24, et le 25 entra en Cambrésis par Bouchain.

Tout au plus peut-on envisager que le 24, veille de Saint-Hilaire, vers midi, Alfred zu Dohna approcha un combat quand, marchant vers l'Ostrevant, les dragons dévièrent un peu leur marche pour appuyer, par des tirs, une autre division du HKK 2 qui se battait à Wannehain. Les vraies batailles furent pour d'autres : c'est la 9^e division qui fut chargée de prendre Tournai, ce qu'elle fit au prix d'un violent combat de rues. Le 25 au matin, c'est un régiment de hussards qu'on fit combattre à Iwuy. L'après-midi, sur les hauteurs de Saint-Hilaire, on envoya charger un autre escadron de dragons. Le sien était chargé de ratisser le village.

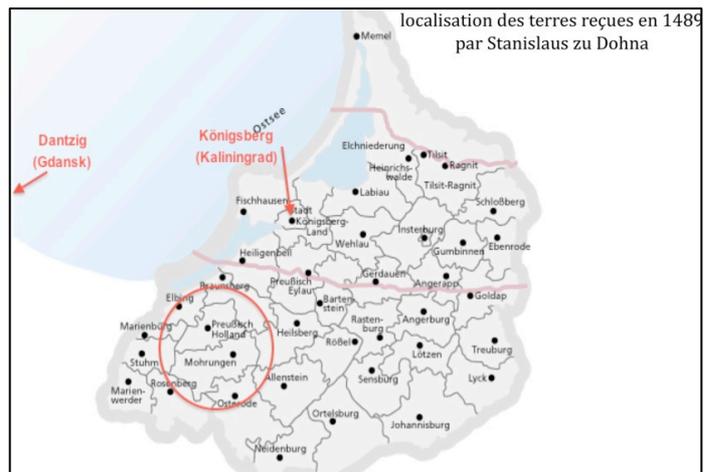
Quand il aperçut les territoriaux dans la rue Pasteur, rien d'étonnant que le jeune homme se grise d'action et galope imprudemment, en tête, à leur poursuite, tout en criant « Saint-Hilaire, rendez-vous ! », à la manière qu'il supposait sans doute celle des chevaliers ses aïeux.

Il fut frappé avant d'avoir combattu, sans entrer dans la galerie des grands noms de sa famille.

Si on n'a que peu d'indications biographiques sur lui, on est inversement très documenté sur cette dernière.

L'ancêtre des zu Dohna serait un compagnon de Charlemagne originaire, selon les sources, du Dauphiné-Savoie ou du Languedoc. Cet ancêtre aurait été chargé par l'empereur de tenir les frontières en Bohême. L'un de ses descendants reçut en 1156 le burgravat de Donin, toponyme dont la forme a abouti à Dohna. Cette ville se trouve en Suisse saxonne près de Dresde.

Expulsés par leur margrave au 15^e siècle, les Dohna se sont ramifiés en une branche silésienne, qui s'éteignit vers 1700, et une branche prussienne. Celle-ci remonte au burgrave Stanislaus zu Dohna, (1433-1504). En 1454 Stanislaus zu Dohna, avec son arrière-ban, combat pour les chevaliers teutoniques contre les Polonais. Il reçoit en récompense, en 1489, des terres au sud-est de Dantzig. C'est dans cette région que seront les châteaux des diverses branches des zu Dohna.



Peter (1483-1553), fils de Stanislaus, était également chevalier teutonique. Lié à Luther, il usa de son influence auprès d'Albert de Brandebourg, maître de l'Ordre et duc de Prusse, pour la propagation de la Réforme. Son fils Fabian, après avoir exercé de hautes fonctions en Palatinat, prit la tête de 13 000 hommes pour combattre en France au service d'Henri de Navarre. Puis il devint grand burgrave du duché de Prusse. Alfred descend de Peter par Achatius zu Dohna (1533-1619), gouverneur du futur roi de Bohême Frédéric V.

Achatius construisit le château de Schlobitten, qui vaudra son nom à la branche des zu Dohna-Schlobitten.

Fabian (1577-1631), l'un des fils d'Achatius dirigea la chambre prussienne et fonda la branche des Dohna-Reichertswalde. C'est son autre fils, Christoph (1583-1637), qui est l'ascendant d'Alfred. Christoph exerça de hautes fonctions en Palatinat puis devint gouverneur du prince d'Orange.

Christoph avait pour fils Friedrich (1621-1688) et Christoph-Delphicus (1628-1688). Ce dernier, maréchal dans l'armée suédoise, fonda une



Le château de Schlobitten

branche suédoise des Dohnas. Friedrich, dont descend d'Alfred, fut général et homme d'état en Hollande puis homme d'état en Prusse. Il acheta la seigneurie de Coppet au bord du lac de Genève. Il épousa Espérance du Puy de Montbrun, d'une grande famille savoyarde. Elle descendait d'un chef militaire huguenot.

Parmi leurs enfants, en dehors d'Alexander l'aïeul d'Alfred, on peut citer Christoph (1665-1733), général prussien et diplomate, qui fonda la branche des Dohna-Schlodien (du nom du château de Schlodien), et Johann-Friedrich (1663-1712), marquis de Ferrassières, titre qu'il tenait de sa mère Espérance du Puy de Montbrun. Ce Johann-Friedrich n'est pas sans rapport avec notre histoire régionale : il mourut à la bataille de Denain. Jurénil¹ en parle ainsi : « Le 25 juillet à Denain, les troupes françaises commencent à retirer de l'Escaut les soldats noyés. Le premier jour ils en retrouvent près de 1200. Dans le nombre on découvre [...] le comte Ferrassières de Dohna, maréchal de camp, gouverneur de Mons. [...] Après avoir été retiré de l'Escaut, le corps du comte de Dohna fut porté à Mons pour être enterré dans l'Arsenal. [...] » Jurénil cite ensuite Madame du Noyer, pour qui la victoire de Denain est assombrie par la perte du comte de Dohna, si aimable et si sociable, qui avait reçu une excellente éducation et avait eu pour précepteur le philosophe Pierre Bayle.



Alexander zu Dohna-Schlobitten
1661-1728

C'est Alexander (1661-1728), aïeul d'Alfred et éponyme de la branche Dohna-Schlobitten, qui est le plus illustre de cette fratrie. Il fut grand maréchal de Prusse, premier ministre d'État de Frédéric 1^{er} de Prusse et de Frédéric-Guillaume 1^{er}, dont il avait été gouverneur.

Son fils Albrecht (1698-1752) est aïeul de rois de Danemark, de Suède, et des Saxe-Cobourg des monarchies prussienne, anglaise et russe. C'est de son autre fils Alexander-Aemilius (1704-1745) que descend Alfred. Alexander-Aemilius fut tué dans la seconde guerre silésienne alors qu'il commandait un régiment.

Son fils Friedrich-Alexander (1741-1810) fut grand maréchal de Prusse et chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir. C'est le trisaïeul d'Alfred. Son épouse introduit dans la généalogie de ce dernier une autre ascendance particulièrement prestigieuse : elle était petite-fille d'Albrecht-Konrad Finck von Finckenstein (1660-1735).

Albrecht-Konrad Finck von Finckenstein se distingua d'abord aux Pays-Bas, où il s'était mis librement au service de Guillaume d'Orange. Prisonnier des Français, il se libéra en s'engageant au service de la France, pour qui il combattit contre l'Espagne. Il fut mousquetaire. En 1689 il démissionna à la suite de la mise à sac du Palatinat. Il obtint alors un commandement dans l'armée prussienne. Il devint gouverneur du futur Frédéric Guillaume I avant d'être celui du futur Frédéric le Grand. Il se distingua dans la guerre de succession d'Espagne : il joua un rôle décisif à Tournai et à Malplaquet, où il s'attira la considération du Prince Eugène et de Marlborough. Il connut ensuite tous les honneurs, comte d'empire, grand maréchal, gouverneur de Memel, chevalier de l'ordre de l'Aigle Noir. Frédéric-le-Grand déplora sa mort comme celle d'un homme d'exception et d'un ami proche. Ses fils connurent de brillantes carrières, en particulier son second fils dans le domaine militaire, et son troisième, compagnon d'enfance de Frédéric-le-Grand, dans le domaine politique.

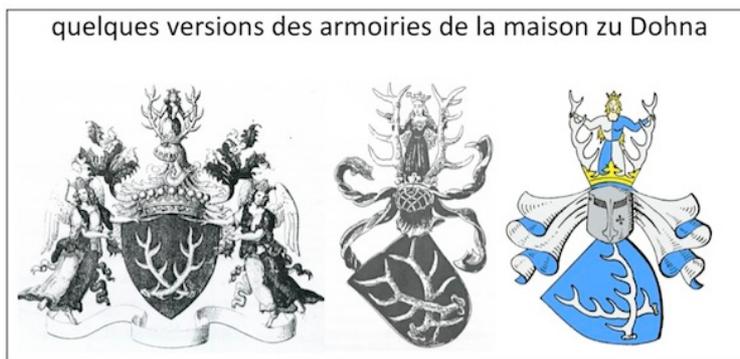


¹ André Jurénil, Le 24 Juillet 1712, la journée de Denain, 1932

La plupart des nombreux enfants de Friedrich-Alexander zu Dohna-Schlobitten et de Caroline Finck von Finckenstein s'illustrèrent par de brillantes carrières politiques ou militaires : un fils homme d'état prussien (ministre), un autre gouverneur de Prusse, un autre commandant de Dantzig et fondateur de l'armée territoriale, un autre maréchal prussien, éponyme d'un régiment de uhlans, gendre de Scharnhorst² ; leur frère Alexander-Fabian (1781-1850) est l'arrière-grand-père d'Alfred ; il fut aide de camp de Frédéric-Guillaume III et combattit en Espagne.

Alexander-Fabian avait pour fils Rodrigo (1815-1900), membre du Reichstag, et Heinrich-Eduard-Hermann, le grand-père d'Alfred.

Le père d'Alfred, Karl (1857-1942), fut parlementaire prussien. L'un de ses frères aînés, de même prénom que son neveu tué à Saint-Hilaire, fut général commandant les hussards de la Garde à Potsdam et ambassadeur.



Tous les Dohnas portent le titre héréditaire de comte ou comtesse. Certains, en plus, portent celui de burggraf ou burggräfin. En 1900 les membres de la branche aînée des Dohna-Schlobitten reçurent le titre héréditaire de prince ou princesse zu Dohna.

Une pareille généalogie, où dans les autres branches nombreux sont aussi les personnages illustres, où par ailleurs les alliances matrimoniales créaient de nombreux liens dans l'aristocratie européenne, conditionne forcément l'esprit d'un homme.

De surcroît le cadre de vie d'Alfred zu Dohna entretenait la conscience d'un passé familial illustre, de l'appartenance aristocratique, de l'ancrage prussien. Il était notamment familier du château de Finckenstein.

Entre 1716 et 1720, son ancêtre Albrecht Finck von Finckenstein avait fait construire ce château, sur le vœu de Frédéric-Guillaume I, qui appréciait qu'il y ait cette étape à sa disposition sur son itinéraire fréquent entre Berlin et Königsberg. Ce château faisait partie des châteaux dits royaux et il fut prestigieux.

Il finit par appartenir au frère aîné d'Alfred par une succession complexe d'héritages.

Les quatre fils d'Albrecht Finck von Finckenstein héritèrent du château. L'aîné mourut sans descendance. Le second, aïeul d'Alfred, acheta à ses frères leurs droits sur le domaine. Mais il ne parvint pas à apurer ses dettes et le vendit en 1782 à son beau-fils Friedrich Alexander zu Dohna-Schlobitten.



Château de Finckenstein

Dès lors, chez les Dohna-Schlobitten, le château de Schlobitten revint à la branche aînée et celui de Finckenstein fut l'apanage de la branche cadette. Les deux fils aînés de Friedrich Alexander moururent sans descendance ; le château de Schlobitten passa ainsi au troisième fils, et, par effet domino, celui de Finckenstein passa au quatrième, l'arrière-grand-père d'Alfred. Son fils aîné, qui en avait hérité, mourut sans descendance ; l'héritage passa, successivement, à ses trois premiers neveux, dont aucun n'eut de descendance. À la mort du troisième en 1929, le quatrième, le père d'Alfred, renonça à la succession. C'est ainsi qu'à cette date Finckenstein revint au frère aîné d'Alfred. La Grande Guerre aurait-elle emporté celui-ci, qui y fut gravement atteint, et épargné Alfred à Saint-Hilaire, ce dernier serait devenu le maître de Finckenstein.

² général réformateur de l'armée prussienne.

Finckenstein était à la fois un château, son parc, et un vaste domaine rural. En 1932, le tout s'étendait sur près de 9000 hectares. On y comptait 11 dépendances. On accédait au portail d'entrée par une allée de tilleuls d'environ un kilomètre, d'où on découvrait la façade du château, large de 80 à 90 m, respectant une stricte symétrie, avec deux ailes avançant autour de la cour d'honneur.



Hall du château de Finckenstein

À l'intérieur, seul le hall d'entrée faisait entorse à la symétrie générale, se prolongeant latéralement par l'espace du grand escalier intérieur, où la vue s'ouvrait sur vingt mètres de haut. En dehors des appartements privés, le rez-de-chaussée comportait la salle « chinoise », qui tirait son nom de sa décoration et notamment de ses tentures, qui faisaient 5 à 7 m de haut, la salle des trophées, un salon des messieurs, une chambre dite de velours, le salon bleu des dames et le salon « jaune ». À l'étage se trouvaient, entre autres, la salle des réceptions et fêtes, dite salle brune à cause de ses murs à boiseries cannelées, la salle du lieutenant, dont les murs étaient entièrement couverts par les portraits de 42 officiers du régiment von

Finckenstein, l'ancienne et la nouvelle bibliothèque, et des appartements et salons dont les noms rappelaient le passage de Napoléon.

Avant la seconde guerre mondiale, on visitait le parc du château avec son jardin à la française et, au fond, les espaces naturels et romantiques des bords d'une rivière.

Après la bataille d'Eylau, Napoléon, le 1^{er} avril 1807, s'installa à Finckenstein avec son état-major. Arrivant en vue du lieu il se serait exclamé : « Enfin un château ». Finckenstein fut son quartier général pendant un peu plus de deux mois, jusqu'au 6 juin. L'empereur occupait la moitié du premier étage. La grande pièce baptisée ensuite « antichambre de Napoléon » lui servait d'appartement, de salle à manger et de salle de travail. De là sont partis quantité d'ordres et de lettres. Dans la partie symétrique de l'étage logea du 22 avril au 8 mai l'ambassade perse qui vint négocier et signer avec lui le traité de Finckenstein.



Traité de Finckenstein avec la Perse
Tableau de F.H. Mulard

Ailleurs dans le château habitaient Caulaincourt, Talleyrand, Murat, Berthier. D'autres étaient au village. Dès son arrivée Napoléon avait fait venir Marie Walewska. Elle resta jusqu'à la mi-mai. Ce fut le grand moment de leur idylle.

Ces lieux empreints de grandeur ancestrale et d'histoire furent un cadre familial pour Alfred zu Dohna-Schlobitten. Il y a sans doute nourri des dispositions, des sentiments et des convictions dont il a exprimé certains avec clarté dans les poésies de jeunesse qu'il a laissées.



Car si on possède peu de renseignements sur les événements de sa biographie, on n'est pas sans connaître sa personnalité, grâce à ces poésies. Elles ont été publiées par sa famille après sa mort. Y figurent 46 poèmes, de forme et de longueur très inégales.

M. Guy Roselle a bien voulu analyser ce recueil pour en dégager les caractéristiques essentielles. Il en retient l'inspiration fortement romantique. Reviennent souvent le cadre des forêts sombres, le paysage nocturne ou le crépuscule où rougeoit le soleil, les thèmes de la fugacité de la vie et de la mort, parfois associée aux amours malheureuses, le sentiment religieux, la nostalgie, la souffrance et les larmes. Le vocabulaire est au diapason : aspirer à, se languir, brûler de ...

Certains poèmes expriment des idées politiques nationalistes, en particulier le long poème *Aux hommes allemands*. Voici comment M. Guy Roselle analyse ce poème, avant d'en citer deux autres de la même veine :

« L'auteur se délecte de la victoire de Leipzig sur Napoléon. La trame du poème est historique ; il remémore aux Allemands le sens du devoir prôné par Frédéric de Prusse. Il appelle à la révolte. Il fait allusion à la glorieuse naissance de l'Empire allemand « dans le pays des ennemis » à Versailles !

Le poème est ancré dans la réalité politique qui précède la guerre de 14-18. Il annonce « des signes menaçants, la paix qui vacille ». En tant que nationaliste, [Alfred zu Dohna] formule même ce vieux thème récurrent nationaliste, celui de l'encerclement de la nation allemande par toute l'Europe et déplore même « le peu d'alliés ». Il exige « l'abnégation jusqu'à la mort » et termine par un appel aux armes : « nous voulons mourir sous nos drapeaux ! [...] Nous autres Allemands, sommes prêts ! ».

Ce poème est révélateur de l'état d'esprit qui régnait à l'époque en Allemagne.

Dans le poème « Chanson du cavalier », la même veine nationaliste est de mise. Le poète nous fait entendre « la chanson guerrière, les épées qui cliquettent », l'atmosphère du bivouac, les rêves d'« augustes victoires ».

La fin est bizarrement prémonitoire, il évoque « la mort rapide du cavalier ». Ce fut en effet sa fin tragique à St Hilaire.

Alfred zu Dohna est mort prématurément, dans un élan imprudent et théâtral, victime de sa jeunesse, de son enthousiasme idéologique et, imagine-t-on, de son désir d'être à la hauteur des siens.

Sa famille, dont les événements ont perturbé l'histoire, n'a guère aujourd'hui de souvenirs de lui en dehors de son recueil de poésies.

En guise d'épilogue, voici ce qu'il est advenu d'elle et de Finckenstein après la mort d'Alfred. Son frère Hermann, qui en hérita en 1929, fut député de sa circonscription de 1927 à 1937. Sur son invitation, pendant l'été 1933, Hitler, accompagné d'Himmler, d'Heydrich et d'aides de camp, séjourna à Finckenstein. Le château s'attira encore les regards en 1937, quand la métro Goldwyn Mayer y tourna le film *Conquest* (en français *Marie Walewska*), racontant l'idylle de Napoléon et de Marie Walewska, avec dans les rôles principaux Greta Garbo et Charles Boyer.



Greta Garbo et Charles Boyer dans *Conquest*

En 1942, Hermann mourut miné par les problèmes de santé dont il souffrait depuis la Grande Guerre. Son fils, prénommé Alfred comme son oncle et son grand-oncle, hérita de Finckenstein. Il était alors au front, officier dans un régiment de panzers.



Le château de Finckenstein ruiné

La veuve d'Hermann, Clotilde von Forcade de Biaix, organisa le départ de la communauté de Finckenstein à l'arrivée de l'Armée Rouge. Le 21 janvier 1945, la famille évacua le château par un froid glacial, alors qu'on entendait les Soviétiques à proximité. Le lendemain ceux-ci incendièrent le château, complètement ruiné. Ils firent subir le même sort au château de Schlobitten.

Au bout de six semaines, après une marche éprouvante, les évacués de Finckenstein atteignirent le Schleswig-Holstein. De là Clotilde von Forcade gagna la

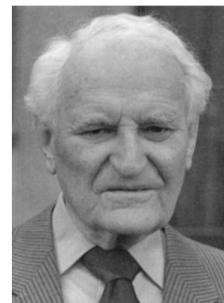
Westphalie. En 1961 elle rejoignit son fils Alfred à Munich.

Le domaine familial, ruiné, était désormais en Pologne communiste. Les descendants des deux frères d'Alfred entrèrent dans le monde des affaires ou de l'industrie dans ce qui était l'Allemagne de l'ouest. Aujourd'hui de nombreux Dohnas, de la branche d'Alfred ou des autres branches, continuent à tenir rang dans l'aristocratie européenne, et certains ont acquis la notoriété dans des domaines divers.



Heinrich zu Dohna

Je citerai deux membres de la branche aînée des Dohna-Schlobitten qui sont entrés dans l'histoire proche : Heinrich zu Dohna-Schlobitten (1882-1944), général major qui fut exécuté à la suite d'un complot contre Hitler ; et Alexander prince zu Dohna-Schlobitten (1899-1997). Ce dernier fut l'un des derniers officiers à quitter Stalingrad, porteur des papiers personnels et des consignes de Paulus ; puis il servit en Italie. Il refusa l'ordre de faire exécuter un commando de 15 Américains. L'ordre était contraire aux conventions de guerre. Il fut exclu de l'armée. En 1945 il organisa la fuite des villageois de Schlobitten devant l'Armée Rouge. C'est



Alexander zu Dohna

aussi un écrivain dont le livre *Souvenir d'une ancienne Prusse orientale* évoque la fin du monde aristocratique prussien ancien. Livre publié en France sous le titre *Un monde qui s'écroule*.

La vie et la mort d'Alfred zu Dohna ne sont-elles pas symboliques de ce monde ? Portant lance et épée, il chargea témérairement à la façon des glorieux cavaliers d'autrefois, appelant en termes surannés Saint-Hilaire à se rendre. Une balle, tirée par un anonyme fantassin territorial, le fit tomber de sa monture, et il mourut sur les pavés mouillés d'orage à la porte d'une ferme dans un village inconnu. C'était un combat mineur et Alfred zu Dohna est entré dans un large oubli. Il ne reste de lui que la mention de son nom dans l'arbre généalogique des siens et sur le tableau commémoratif des morts de son régiment, quelques lignes dans le livre rare de l'histoire de ce régiment, proposant aussi la seule photo connue de lui, et quelques poésies dans un recueil confidentiel.

Gérard Leducq